

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 28 (1883)
Heft: 6

Artikel: Le général Chanzy et les armées de la Loire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-347948>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la construction d'une arme réellement supérieure et d'une durée aussi longue que possible.

Nous croyons qu'il est de notre devoir de chercher à se pénétrer des efforts faits à l'étranger pour maintenir l'armement portatif à la hauteur du but pour lequel il est créé; chez nous en particulier, ces efforts doivent être envisagés de la manière la plus sérieuse.

Le général Chanzy et les armées de la Loire.

(Avec une carte.)

Si la France, sous le coup des désastres inouïs de 1870, a vu s'évanouir un prestige de gloire militaire chèrement acquis pendant plusieurs siècles, et s'écrouler, comme les rameaux épars d'un tronc foudroyé, de brillantes et légitimes réputations de généraux illustrés dans cent rencontres, — durs mais inéluctables effets de ce grand jeu de la guerre, dont le *væ victis* des anciens fournit trop bien la devise, — elle a pourtant recueilli, dans ce même domaine, des compensations aussi nobles que sérieuses et renfermant en elles de précieux germes d'avenir. Elle a vu surgir quelques figures nouvelles de taille bien au-dessus de la moyenne, quelques hommes énergiques et intrépides, infatigables dans la lutte, inébranlables dans les revers, sachant changer la défaite en partie à reprendre, faire sortir de terre des légions et renaître de leurs cendres des corps anéantis, soutenir d'imposantes et rudes retraites, transformer des bandes de généreux éclopés, de conscrits mal outillés, de volontaires inexpérimentés, en lignes régulières arrêtant des armées allemandes ivres de victoire, amenées finalement à signer des armistices et des traités alors qu'elles avaient compté sur de simples redditions à merci.

Parmi ces vaillants capitaines de la suprême heure, nous rencontrons Chanzy. Sur ses collègues des cadres actifs de l'armée impériale, il a l'avantage de s'harmoniser le mieux avec la note politique enflammée du jour. Les fières passions qui, sous des dehors plutôt froids, bouillonnent dans son cœur de soldat d'Afrique vaincu et de jeune général aspirant aux vives et âpres jouissances du grand commandement, correspondent bien au déchaînement d'ardeurs patriotiques de ce jeune dictateur tombé en ballon d'une révolution parisienne au milieu de la province réveillée en sursaut sous le talon de l'étranger.

Gambetta et Chanzy ! deux joûteurs de même forte trempe, deux

noms désormais réunis dans la légende des guerres nationales, comme ils le sont aujourd'hui par la tombe et dans le deuil commun que leur voue la France, comme ils le furent dans l'action et dans l'orage, chargés des plus hautes responsabilités et de tout l'espoir de relèvement de leur pays.

D'autres ont dit, d'autres diront encore et rediront sans lasser personne tous les mérites de M. Gambetta comme chef du Gouvernement de la Défense nationale, mérite que n'ont pu effacer de fâcheux excès de langage et des écarts d'indignation à jamais regrettables. Il ne nous appartient de parler que de l'homme de guerre qui fut son principal organe, et si nous abordons ici cette tâche,¹ c'est qu'il nous paraît que l'étude des efforts faits par des corps improvisés et de troisième ligne, pour défendre leurs foyers contre des troupes permanentes, offre à nos lecteurs suisses un intérêt tout particulier et des enseignements immédiats qui n'existent pas au même degré pour nous dans les beaux et grands duels de Wörth, de Metz, de Sedan. Les difficultés et contretemps divers que rencontrent, presque à chaque pas, les armées de la défense nationale française ne sont que trop l'image ordinaire de notre vie militaire suisse en temps de mobilisation. Aussi les expériences si durement faites par les états-majors de la Loire, du Loir, de la Sarthe et d'autres régions provinciales peuvent-elles être mises à grand profit par nos états majors et par nos gouvernements de la Confédération helvétique.

* * *

Avant la guerre de 1870, Chanzy, bien qu'ayant déjà les étoiles de général et une certaine notoriété en Algérie, était à peu près inconnu hors de France. Nous n'avions jamais entendu ni remarqué son nom, encore moins pensé à nous enquerir du lieu et de la date de sa naissance.

Aujourd'hui ces renseignements sont de l'histoire. C'est à Nouart (Ardennes) qu'il naquit le 18 mars 1823. Son père, capitaine de cuirassiers sous Napoléon I^{er}, le fit, ou plutôt le laissa entrer dans la marine à l'âge de seize ans. Il n'y resta qu'une année, après quoi il revint à la maison paternelle. Au bout de six mois de vie de famille, il s'engagea dans le 5^e régiment d'artillerie à Strasbourg, d'où il fut admis à l'école militaire de Saint-Cyr le 13 décembre 1841. Il devint sous-lieutenant de zouaves le 1^{er} octobre 1843, puis lieutenant au 43^e de ligne, alors en Afrique, le 18 juillet 1848, et capitaine le 12 mars 1851. Avec ce dernier grade, il fut détaché aux affaires arabes de la province d'Oran et revêtit la charge de chef du bureau arabe de Tlemcen.

¹ D'après deux articles récents de M. le colonel fédéral Lecomte, dans la *Nouvelle Revue*, de Paris.

Il se retrouvait à Tlemcen en 1870, mais comme général commandant la subdivision, après avoir parcouru tous les degrés de la hiérarchie et fait plusieurs campagnes lointaines, notamment celle d'Italie en 1859 comme chef de bataillon au 25^e de ligne dès le 25 août 1856, celle de Syrie en 1860 comme lieutenant-colonel au 71^e de ligne, l'occupation de Rome comme colonel du 48^e de ligne dès le 6 mai 1864, enfin la campagne de la grande insurrection arabe, qui le ramena sur le sol de ses premières armes et le fit passer colonel du 92^e de ligne le 1^{er} septembre 1868, pour devenir commandant de la subdivision de Sidi-bel-Abbès et général de brigade le 14 décembre 1868.

Lors de la déclaration de guerre à la Prusse, il accourut à Paris solliciter de l'emploi à l'armée dite du Rhin. Le maréchal Leboeuf le laissa à son poste, non pas, croyons-nous, pour l'y tenir à l'écart comme on l'a prétendu, — le maréchal, à cette heure, devait avoir bien d'autres soucis, — mais parce qu'on vivait encore au plus beau temps du système des réserves et détachements à l'infini et qu'on estimait plus habile de pouvoir durer que de trop accorder au premier coup de collier.

Ce premier coup, en 1870, décida, on le sait, de toute la campagne. Détachements, réserves, corps nouveaux, renforts divers ont beau arriver ensuite à tire-d'aile, leurs centaines de mille hommes pèsent moins dans la balance que les quelques milliers de combattants qui manquèrent à Mac-Mahon à Wœrth, à Frossard à Forbach, et surtout à Canrobert à Saint-Privat, pour changer la face des choses. Les diverses lignes françaises qui arrivent successivement derrière le premier choc sont écrasées les unes après les autres: c'est Metz après Wœrth et Forbach; c'est Sedan après les batailles de Metz; c'est Paris et la province après Sedan.

Avec la principale masse de cette dernière levée, la province cherchant à s'unir à Paris, avec l'armée de la Loire, entre en scène Chanzy. Il est requis cette fois par l'autorité supérieure, chargé d'abord d'organiser des forces dans l'Ouest, puis de commander une division au 16^e corps, avec brevet de divisionnaire du 20 octobre 1870.

Ce 16^e corps, en formation à Bourges et à Blois sous le général Pourcet, doit appuyer le 15^e (Lamotterouge) qui, avancé encore incomplet sur Orléans, vient d'en être délogé par le détachement d'armée du général bavarois von der Tann, après deux chaudes affaires les 10 et 11 octobre. Rallié à la Ferté-Saint-Aubin, le 15^e corps est porté plus en arrière encore, dans un camp établi à Salbris, pour y être refait par le général d'Aurelle de Paladines. Cet officier général, sorti aussi du cadre de réserve, a relevé Lamotterouge et il reçoit de plus le commandement du 16^e corps avec quel-

ques autres troupes de la région ; le tout devant constituer l'armée de la Loire, disons, pour être plus précis, la première, la vraie première armée de la Loire.

Les nouveaux corps d'armée sont constitués sur le modèle des anciens corps, sur le type napoléonien, c'est-à-dire à 2 ou 3 divisions d'infanterie, une de cavalerie, 4 à 6 batteries à chaque division d'infanterie, 2 à cheval à la division de cavalerie, une réserve de de corps de 6 à 8 batteries. Où la différence s'accroissait, c'était dans la composition des états-majors, souvent obligés de réunir des commandements de brigade et de division, ou de division et de corps d'armée, et dans la qualité des troupes, très hétérogènes ou peu militaires. La brigade se composait ordinairement d'un régiment dit de marche, formé avec des dépôts de divers régiments anciens, et d'un régiment ou de quelques bataillons ou légions de gardes nationales mobiles ou de volontaires. Par-ci, par-là, un ancien corps régulier, ou un bataillon d'infanterie ou de fusiliers de marine fournissait une précieuse réserve à ces troupes ressemblant par plus d'un trait aux milices de seconde ligne de la Suisse, des Etats-Unis et d'autres pays d'organisation analogue.

A ce moment, la situation générale traversait une phase assez critique pour les Allemands, qui avaient naïvement cru, au lendemain de Sedan, n'avoir plus qu'à prendre possession, tambour battant, de tout le pays à leur convenance. Ils pensaient entr'autres pouvoir tenir une bonne moitié de la France au moyen de trois postes, d'un corps d'armée chacun, à Nevers, à Bourges, à Chalon-sur-Saône, en même temps qu'ils mèneraient à la fois les trois grands sièges de Paris, de Metz, de Strasbourg ! Mais cette situation semblait, depuis quelques jours, se dénouer décidément en faveur des heureux et prétentieux vainqueurs. Strasbourg avait capitulé le 27 septembre ; Metz ne résistait plus que passivement. Des renforts allaient arriver au blocus de Paris et à ses détachements, spécialement à celui d'Orléans, tandis que les lignes d'étapes sur la frontière devenaient plus sûres et plus nombreuses.

Ainsi le premier pas à faire par la jeune armée de la Loire pour réaliser son programme de donner la main aux assiégés de Paris, était tout d'abord de reprendre Orléans au plus tôt.

Après maints tiraillements entre l'état-major militaire du camp de Salbris, sous le général d'Aurelle, et l'état-major civil de Tours, à la tête duquel M. Gambetta avait délégué M. Freycinet déléguant lui-même ses pouvoirs à de trop nombreux auxiliaires civils, le mouvement en avant commença le 26 octobre.

Le gros du 15^e corps, avec les réserves de cavalerie, se porte à gauche sur Blois et Mer, où se groupe aussi, plus à gauche, le 16^e corps ; ce qui formait sur la rive droite de la Loire, en aval d'Orléans, une masse de quatre divisions d'infanterie et deux de cavalerie

avec une forte réserve d'artillerie. De plus un formidable détachement, pas moins d'une trentaine de mille hommes sous le général Martin des Pallières, concentré autour de Gien en amont d'Orléans, doit marcher sur cette ville par la rive droite de la Loire, par Châteauneuf et la forêt d'Orléans, tandis qu'un autre détachement sous le général Faye, d'une dizaine de mille hommes, y compris le corps Cathelineau lui servant d'avant-garde, doit, en restant sur la rive gauche de la Loire, s'avancer directement contre Orléans dès le camp de Salbris par la grande route de la Ferté-Saint-Aubin.

Tout cela était fort bien, quoique un peu grandiose de convergence à la prussienne, coupée, par-dessus le marché, d'un fleuve dans chaque paire de détachements, et tout marcha passablement, quoique lentement, aux 15^e et 16^e corps, qui se trouvèrent établis, dès le 2 novembre, autour de Blois ; mais c'était deux ou trois semaines trop tard pour avoir des chances de grand succès : les dislocations allemandes excessives, mentionnées ci-dessus, venaient justement de cesser par la reddition de Metz (29 octobre).

La région d'Orléans était toujours tenue par le vainqueur du 11 octobre, le général von der Tann, avec tout son 1^{er} corps bava-rois et la division de cavalerie Stolberg (2^e), lesquels se reliaient à droite aux troupes de la 22^e division, Wittich, et de la 4^e division de cavalerie, prince Albert père, qui ayant occupé Châteaudun le 19, après une héroïque résistance des habitants et des francs-tireurs Lipowski, puis Chartres le 21, restaient à battre la campagne environnante. C'était donc un total de 40 bataillons, 48 escadrons, 150 pièces, ou, si l'on fait abstraction du détachement de Chartres, un minimum de 26 bataillons, 34 escadrons, 112 pièces, ayant comme réserves à distance les 5^e et 6^e divisions de cavalerie, courant le pays de Dreux à Etampes par Rambouillet, que l'armée de la Loire avait à affronter.

Le général von der Tann, certes un des plus habiles capitaines que la guerre d'1870 ait produits, quoiqu'en aient pu dire quelques envieux de l'Allemagne du Nord, trop enclins encore à se demander s'il peut sortir quelque chose de bon de Munich, n'avait pas tardé à constater que la tâche primitive qui lui avait été dévolue était une vraie mystification. Aujourd'hui, grâce aux récents récits officiels allemands, y compris celui de l'état-major prussien, qui vient enfin d'aboutir à sa vingtième et dernière livraison, on connaît positivement cette tâche : von der Tann devait prendre possession de toute la région centrale de la France, dissiper les groupes de francs-tireurs qui osaient s'y former en régiments, détruire les magasins de Châteauroux et de Bourges, déloger la délégation gouvernementale de Tours, et accomplir maints autres exploits de ce genre ou plus secondaires, par exemple des réquisitions diverses sur une large échelle. Or tout cela, même avec le détachement d'armée mis à sa

disposition et les troupes voisines, n'était pas si aisé qu'on se le figurait à Versailles. Aussi, sur ses avis réitérés, on l'avait autorisé à dévier de ce superbe programme, et, en cas de forces adverses supérieures, à évacuer Orléans pour se replier sur Etampes et sur les réserves du blocus méridional de Paris.

En attendant, il avait prudemment lancé de nombreux détachements de reconnaissances et d'avant-postes au sud d'Orléans, sur les deux rives de la Loire, dont les principaux, au moins en ce qui va concerner notre général Chanzy, s'avançaient d'une part jusque vers Beaugency, par la Chapelle, Saint-Ay, Meung, sur la grande route d'Orléans à Blois et à Tours ; d'autre part, plus au nord, jusqu'à la forêt de Marchenoir par la route de Châteaudun, d'abord jusqu'à Ormes et aux Barres, puis par celle d'Ormes à Morée, par Bucy, Coulmiers, Saintry, Charsonville, Ouzouer-le-Marché. Entre ces deux routes, le terrain avait été reconnu et préparé éventuellement pour la défense le long du ruisseau des Mauves et dans quelques localités des environs, ayant en avant la position de Baccon, dont le clocher pouvait servir d'utile observatoire.

Sur cette portion des vastes et mélancoliques plaines de la Bauce, semées d'agrestes manoirs et de riches parcs, Chanzy allait faire ses débuts de général en chef de corps d'armée avant de l'être d'une armée entière.

Le 2 novembre il avait relevé le général Pourcet à la tête du 16^e corps et porté ensuite son quartier-général à Marchenoir. Sa division, intérimairement au général de brigade Deplanque, passait au contre-amiral Jauréguiberry, qui en prit le commandement dans la soirée du 7 novembre. Elle ne pouvait échoir à de meilleures mains. Le brave marin y fit son entrée au son de salves doublement solennelles. C'étaient les derniers coups d'une belle affaire d'avant-postes que le 16^e corps, sous les yeux de son nouveau chef, venait de livrer dans les environs de Vallière à une grande reconnaissance de troupes combinées Stolberg et bavareses. La cavalerie Abdelal, soutenue à temps par l'infanterie de la brigade Bourdillon, le tout bien dirigé par Chanzy, avait repoussé les Allemands en leur infligeant de dures pertes, environ 160 hommes dont 85 prisonniers ; début glorieux et un peu inattendu qui donnait de l'entrain à tout le monde et animait joyeusement le quartier-général de Marchenoir. « Le général Chanzy, dit d'Aurelle dans son livre connu, venait d'inaugurer son commandement par un succès qui lui gagna la confiance de son corps d'armée. »

La journée de Coulmiers, deux jours plus tard, confirma hautement ce témoignage. Sans vouloir raconter ici cette bataille, il faut cependant en rappeler les principaux traits pour faire comprendre la part marquante qu'y eut Chanzy, bien que n'y exerçant pas le

commandement en chef. Le récent historique prussien jette d'ailleurs un nouveau jour sur ces événements.

On sait que von der Tann, sentant s'amasser l'orage de tous côtés sur Orléans, résolut de le prévenir en allant au devant de la gauche française ; résolution très sage, parfait modèle d'opération contre un enveloppement stratégique, qui l'amena, dans la nuit du 8 au 9 novembre, sur la ligne de la Mauve se prolongeant plus au nord jusqu'à Saint-Péravy, et dans quelques bons postes défensifs des alentours. Sur les derniers renseignements du 9 au matin, il décida, non moins sagement, de rester en défensive sur la Mauve dès Château-Préfort à Coulmiers, c'est-à-dire à sa gauche, laquelle s'établit solidement à Baccon, à la Rivière, à la Renardière, au Grand-Lus, ainsi qu'à Coulmiers même, tandis que sa droite, renforcée du gros de la cavalerie et de troupes de la réserve, prendrait l'offensive dès la ligne Coulmiers-Saint-Sigismond sur Ouzouer-le-Marché, pour refouler les Français sur Mer et les jeter, si possible, à la Loire.

De son côté le général d'Aurelle, non moins bien avisé, décidait, le 8 novembre, d'effectuer son attaque le lendemain sur toute la ligne depuis Rondon et Rondoneau à droite jusqu'à Saint-Sigismond à gauche, par Baccon, Coulmiers, Epieds, Champs, avec effort par cette gauche, qui ferait un mouvement tournant au nord de Coulmiers vers Saint-Péravy et jusqu'aux Barres et à Ormes sur la route de Châteaudun à Orléans. A Ormes pourraient se rejoindre victorieux les gros des deux corps d'armée, le 15^e agissant à la droite, le 16^e manœuvrant à la gauche avec toute la cavalerie du général Reyau, mise à cet effet aux ordres de Chanzy.

Ainsi notre général, par suite de sa situation à la gauche de l'armée de la Loire, se trouvait avoir la tâche principale dans l'action qui se préparait, non seulement à cause du plan et des ordres du commandant en chef français, mais aussi par le fait des combinaisons allemandes. Ce qui ne prouve d'ailleurs qu'une chose que nous savons déjà, c'est que des deux côtés il y avait des états-majors dignes l'un de l'autre¹, basant leurs opérations sur le bon principe stratégique qui recommandait, dans le cas particulier, de diriger l'effort principal contre l'aile opposée à la Loire, afin d'acculer l'ennemi à l'obstacle.

Des deux côtés aussi, les dispositions tactiques ne sont pas moins bien conçues. On y retrouve, avec les variantes voulues, l'ordonnance de combat des grands tacticiens de l'antiquité, l'enclume et le marteau d'Alexandre et de son fidèle Parménion. Le 15^e corps français, les 3^e et 1^{re} brigades bavaroises avec fortes réserves d'artillerie, seront les enclumes ; Chanzy, avec toute la cavalerie ; Stol-

¹ A la tête de l'état-major français était le général Borel, depuis ministre de la guerre et commandant de corps d'armée ; à la tête de l'allemand le colonel Henleith, actuellement divisionnaire bavarois.

berg avec la 2^e brigade d'infanterie bavaroise, général Orff, feront les marteaux.

C'est dans ces conditions, ou à peu près, les enclumes ayant pu mieux que les marteaux remplir leur rôle, que l'action s'engage le 9 novembre au matin, par un ciel brumeux et inclément. A teneur d'instructions très détaillées des généraux d'Aurelle et Chanzy, l'attaque française dessine de longues et régulières lignes s'avancant en bon ordre dans l'immense plaine des abords de Baccon et Coulmiers. Sur ce dernier point, le général Chanzy, sorti de bonne heure de son quartier général de Mézières, veille à la marche en s'avancant sur la route de Charsonville, entre les brigades Deplanque et Bourdillon. Sur tout le front les intervalles et les distances prescrits sont si bien observés qu'on se croirait sur la place d'exercice, et que, dès qu'éclate le premier coup de feu, l'action devient générale et croissante; alors seulement se produisent, comme toujours, quelques solutions de continuité auxquelles les états-majors supérieurs sauront remédier. La fumée, se mêlant au brouillard, entoure d'un voile trop serré les groupes de combattants qui n'apparaissent plus à l'horizon que comme des ombres fantastiques. L'air épaissi, le sol détrempé par la pluie, amortissent les sons et la canonnade se révèle moins par son fracas habituel que par les éclairs qui déchirent la brume. Heureusement, les ordres ont été bien et minutieusement donnés à chaque unité tactique pour toute la matinée, comme il convenait avec de jeunes troupes, bien plus dévouées qu'exercées. Le contact des lignes et des ailes se maintient sensiblement, malgré les difficultés de l'orientation, sous un feu de plus en plus vif.

Le 15^e corps d'armée s'empare des villages de Baccon et de la Rivière, puis des châteaux de Huisseau, de la Renardière, du Grand-Lus après de longs combats contre les troupes du général Dietl, chef de la 1^{re} brigade d'infanterie bavaroise, soutenues de détachements de la 3^e brigade et d'une forte artillerie.

Plus à gauche, le 16^e corps progresse plus lentement, mais constamment vers Coulmiers, Epieds, Cheminiers, après que Chanzy, par son artillerie de réserve, a fait parer à un fâcheux retard de la division Barry dans son attaque contre Coulmiers et à des contretemps plus regrettables encore de la cavalerie Reyau. Celle-ci ne parvient pas à effectuer le mouvement tournant qui devait seconder l'effort de Jauréguiberry contre Champs, Ormeteau, Saint-Sigismond. Sur cette zone, grâce à l'arrivée opportune de la réserve d'artillerie et de la brigade Bourdillon, envoyées par Chanzy, et grâce à la tenace bravoure de l'amiral ramenant au feu ses hommes délogés deux fois de Champs et Saint-Sigismond, l'offensive projetée de von der Tann échoue complètement. Les troupes allemandes s'y défendent avec une

grande vigueur, ainsi qu'à Coulmiers, jusque dans l'après-midi. Mais elles doivent enfin céder sur toute cette ligne de leur droite. Vers quatre heures du soir, les villages de Champs et de Saint-Sigismond tombent aux mains de la division Jauréguiberry, à peu près en même temps que Coulmiers et son parc sont enlevés à la 4^e brigade bavaroise par les efforts réunis de la division Barry du 16^e corps et de la brigade Dariès du 15^e.

A la nuit seulement, le combat cessait. Les Français restaient maîtres de tout le champ de bataille, sans trop s'en douter, à la vérité, et il y couchaient au milieu d'environ trois mille morts et blessés, tandis que les Allemands se repliaient tranquillement, à la faveur de l'obscurité, non sur Orléans, où ils craignaient d'être prévenus par les autres colonnes de l'armée de la Loire, mais sur Artenay, Janville et Toury. Ils ne purent être poursuivis, la cavalerie s'étant laissé tellement distraire de son rôle d'aile tournante que, à la fin de la journée, elle se trouvait derrière la gauche française, au lieu d'être devant, au moins en partie.

Telle fut, en résumé, la bataille du 9 novembre. On voit que Chanzy contribua largement à la victoire obtenue, et s'il y a quelque exagération à en faire le « héros de Coulmiers », suivant une expression récemment employée, il n'est qu'équitable de reconnaître qu'il eut dans l'action la besogne la plus rude et la plus décisive, bien qu'elle n'ait pas répondu à tout ce qu'en attendait le commandant en chef. Tous les généraux du front, y compris d'Aurelle et Borel pour la direction d'ensemble et surtout Barry pour l'assaut du village, auraient des droits presque égaux à prétendre à ce beau titre, car ils le méritèrent tour à tour. Seuls, ceux des deux ailes eurent la malechance de ne pouvoir s'engager aussi efficacement que leur collègues, et ce fut grand dommage pour Reyau, qui aurait certainement recueilli les principaux trophées de la journée, pour peu qu'il eût pu talonner la retraite de von der Tann. Il faut dire que cette cavalerie, remise aux soins de Chanzy, avait reçu de lui l'ordre de couvrir l'aile tournante vers Saint-Péravy et Patay, tout en restant liée à la réserve Bourdillon et en veillant soigneusement à la direction de Châteaudun, triple tâche à peu près impossible à remplir dans les circonstances de cette journée, et qui aurait dû être modifiée dès les premières heures de l'action, ce que Chanzy ne fit pas ou ne put pas faire, ou peut-être, étant de beaucoup le cadet de Reyau, ne crut pas devoir faire sous la forme rigoureuse qui eût été nécessaire à tel moment et qui relevait du commandant en chef de l'armée, malheureusement à l'aile opposée. Bref, notre général a d'assez bons états de services, comme nous le verrons tout à l'heure, pour qu'on n'ait pas besoin de le parer de ceux d'autrui ni d'atténuer la juste part de responsabilité qui lui

revient dans les mésaventures de son extrême gauche à la bataille de Coulmiers.

Nous disons *bataille* de Coulmiers, quoique les récits officiels allemands, y compris celui de l'état-major prussien, ne lui donnent que la dénomination de *Treffen* (rencontre), sur laquelle l'édition française a encore renchéri en traduisant ce vague diminutif par le mot plus précis de « combat ».

Or une affaire à laquelle participèrent, ou purent participer, un total de 22 brigades, tant d'infanterie que de cavalerie, avec 266 bouches à feu, dont 8 brigades allemandes avec 112 pièces et 14 brigades françaises avec 154 pièces, et qui occasionne une perte totale d'environ 3,600 hommes, soit 1,500 Français et 2,100 Allemands, dont un millier de prisonniers (y compris, il est vrai, les malades et éclopés d'Orléans), 2 canons et 21 caissons, peut bien s'appeler une bataille. Les Allemands ont décoré de ce nom maintes affaires moins importantes : par exemple, sur notre région, celle de Beaune-la-Rolande le 28 novembre, et, sur le théâtre du Nord, celle de Hallue le 24 décembre. Avec un peu plus de largeur d'esprit, ils n'auraient pas craint de le conserver au cas de Coulmiers. Si les rédacteurs du récit officiel prussien ont voulu ménager ainsi l'amour-propre de leurs confrères bavaois, on regrettera qu'ils aient manqué tant d'autres occasions, moins éloignées de la vérité historique, de donner essor à ce très louable sentiment.

*
*
*

Revenons au général Chanzy. Le 9 au soir, il avait pris son quartier à Epieds, au milieu de ses combattants, et le 10 novembre au matin son 16^e corps était prêt à continuer le mouvement en avant ; lui même, le désirait vivement. Mais le général d'Aurelle, trop impressionné de la mauvaise apparence de ses jeunes troupes par un temps de pluie et de neige peu propre à réparer les avaries de tenue d'une longue journée de bataille, et trop préoccupé de la de la nécessité de s'installer solidement à Orléans, ne crut pas devoir suivre immédiatement l'offensive, déjà commencée cependant par la division Martin, en avant-garde à Chevilly. L'armée de la Loire se répartit donc à Orléans et environs, s'y réorganisant et constituant une bonne base d'opérations, tout un camp retranché, où arrivèrent divers renforts, entre autres un millier de marins, sous le capitaine de vaisseau Ribourt, avec de grosses pièces.

Dans un cercle de plusieurs lieues tout autour de la place, les troupes des 15^e et 16^e corps, ainsi que celles des corps nouveaux, s'établirent à l'aise, le 15^e corps restant au centre, le 16^e à la gauche, tous deux couvrant les abords d'Orléans aussi loin que possible vers le Nord.

Chanzy plaça son quartier-général à Saint-Péravy, ses avant-postes sur la Conie, le centre à Patay, la droite à Sougy, la

gauche vers Villeneuve, ses éclaireurs à Terminiers, ses réserves à Bricy, Coinces et environs. Il aurait voulu prendre une ligne plus avancée, lui assurant la possession de l'importante route de Toury et Janville à Châteaudun; mais le prudent d'Aurelle ne l'y autorisa pas.

En réserve des 15^e et 16^e corps allait arriver un nouveau corps d'armée, le 17^e sous le général de Sonis, vers Coulmiers, tandis que deux autres corps nouveaux, le 18^e sous le général Billot, et le 20^e, général Crouzat, formeraient l'aile droite de l'armée de la Loire, sinon une armée à part, vers Lorris, Bellegarde, Ladon, Nibelle, se reliant au 15^e corps par la division Martin, en réserve de droite vers Loury et Chilleurs.

Ainsi se passa tout le reste du mois de novembre, avec de nombreuses escarmouches sur divers points de l'immense front de l'armée de la Loire qui s'étendit peu à peu des environs de Montargis à ceux de Marchenoir, par Artenay. Sur la droite, il y eut mieux que des escarmouches: les 20^e et 18^e corps livrèrent un très vif combat le 27 novembre, et toute une bataille, le lendemain, aux troupes des X^e et III^e corps d'armée prussiens, vers Maizières, Juranville et surtout vers Beaune-la-Rolande, qui donna son nom officiel à l'action du 28.

L'importance de cette bataille de Beaune-la-Rolande n'était ni dans les pertes d'hommes, bien qu'elles fussent d'environ 1,500 Français et 1,000 Prussiens, ni dans celles du terrain, qui resta dans les mêmes conditions réciproques. Elle révélait quelque chose de plus grave, l'entrée en ligne de l'armée du prince Frédéric-Charles, arrivant à marches forcées de Metz. Le général d'Aurelle allait avoir affaire non plus seulement au détachement d'armée von der Tann, englobé dès le 11 novembre dans celui du grand-duc de Mecklembourg avec cinq divisions de plus, mais au gros des triomphateurs de Metz, sous l'habile et vigoureux chef de la II^e armée, comptant un total de 14 1/2 divisions, dont 10 d'infanterie et 4 1/2 de cavalerie, avec 490 pièces.¹

C'eût été le cas ou jamais, en face de cette jonction maintenant opérée de forces allemandes si considérables, de persister dans la défensive qui durait depuis trois semaines et de resserrer simplement les lignes françaises autour de la position d'Orléans pour y livrer bataille dans les meilleures conditions de préparation possibles. Mais les dés étaient jetés. On était las du chômage, il fallait enfin donner la main à Paris qui justement à cette heure, assurait-on, tendait la sienne à l'armée de la Loire.

En conséquence, le mouvement en avant fut ordonné le

¹ III^e, IX^e, X^e corps d'armée et 1 division de cavalerie, soit 7 divisions venant de Metz, I^{er} corps bavarois avec cavalerie, 22^e et 17^e divisions prussiennes, 2^e, 6^e et 4^e divisions de cavalerie.

30 novembre après midi pour le lendemain 1^{er} décembre. Il consistait en un grand changement de front à droite, l'aile gauche en avant pour porter tous les corps vers Pithiviers, c'est-à-dire que l'aile droite, déjà poussée en avant par ordres directs de Tours, et le centre ne bougaient pas pour le moment, et que le reste de l'armée les ralliait. Le 16^e corps s'avancait de Saint-Péravy sur Patay et au delà dans la direction de Loigny, Orgères, Janville, suivi du 17^e corps qui s'établirait en avant d'Orléans. La place resterait tenue par les marins du capitaine Ribourt et quelques artilleurs du 15^e corps.

De son côté, le prince Frédéric-Charles, sur les rapports qui lui étaient parvenus de ses divers corps, signalant de vifs engagements à son extrême droite aussi bien qu'à sa gauche, avait renoncé à une grande attaque convergente sur Orléans, un moment commencée déjà par le grand-duc de Mecklembourg, qui devait arriver sur Beaugency, et décidé sagement de concentrer davantage ses forces en appelant Mecklembourg vers Orgères et Janville, et sa gauche entre Beaune-la-Rolande et Pithiviers; lui-même prit son quartier-général à Pithiviers, au milieu de son centre.

Chanzy allait donc se trouver encore au gros de la bagarre que devaient amener les mouvements ordonnés dans les deux camps. En effet, le 1^{er} décembre, vers deux heures après midi, la division Jauréguiberry s'engagea vivement à Gommiers et à Guillonville avec la 1^{re} brigade d'infanterie bavaroise qui, mal couverte par sa cavalerie, fut surprise et rejetée sur Nonneville et Villepion. Là, le général Dietl, soutenu par le reste de la division Stephan, puis par la 4^e brigade, fit assez basse contenance. Mais les brigades Deplanque et Bourdillon lancées en avant et secondées par la cavalerie Michel, ainsi que par des réserves d'artillerie arrivées à point, grâce à la vigilance du général Chanzy, délogèrent les Bavares de leurs nouvelles positions de Nonneville, Villepion et Faverolles, et les refoulèrent sur Loigny en leur faisant éprouver de grandes pertes, soit un millier d'hommes, dont 130 prisonniers, tandis que les Français ne perdirent que 400 hommes. Les deux autres divisions Maurandy et Barry, car le 16^e corps était alors au grand complet, n'eurent pas besoin d'être engagées. Ce combat de Villepion, comme un mois auparavant celui de Vallières, semblait de bon augure pour l'entreprise en cours. Aussi le général Chanzy décidait, le soir, à son quartier de Patay, de continuer l'offensive le 2 décembre contre Loigny, où l'on retrouverait une journée de Coulmiers et mieux encore peut-être. Après cela seulement, il se rabattait à droite pour suivre au grand changement de front de Pithiviers. Le général d'Aurelle, avisé dans la soirée du 1^{er} décembre, approuva cette modification au plan primitif, tout en féli-

citant Chanzy de son succès. Il lui annonçait, en outre, qu'il le ferait appuyer par les 15^e et 17^e corps, et lui recommandait de pousser si possible jusqu'à Allaines, Janville et Toury.

C'était trop de confiance, hélas ! trop de beaux rêves, nés non seulement du succès de Villepion, mais encore de brillantes et fausses nouvelles d'une victorieuse sortie des Parisiens vers Épinay-Lonjumeau. La bataille de Loigny, qui dura toute la journée du 2 décembre, fut plus sanglante et plus disputée encore que celle de Coulmiers ; l'issue en fut différente. Le 16^e corps, seul à la tâche pendant toute la matinée et une partie de l'après-midi, y retrouve ses adversaires du I^{er} corps bavarois, d'abord la 4^e brigade, puis la 3^e, puis la 2^e, avec la 4^e division de cavalerie, puis finalement les réserves et les divisions prussiennes. En effet, depuis le combat de la veille, le prince Frédéric-Charles a renforcé sa droite, et le grand-duc de Mecklembourg a ordonné au général von der Tann de tenir à tout prix la position Beauvillers-château de Goury, tandis que les 17^e et 22^e divisions s'avanceraient de Lumeau et de Baigneaux à la gauche des Bavares.

Dès 8 heures, par une matinée claire et glaciale, de vifs engagements ont lieu autour de Loigny et de Beauvillers, brillamment enlevés et bravement maintenus par le 16^e corps. De là, Chanzy concentre ses attaques contre le château de Goury, obstinément défendu par la 4^e brigade bavaroise, secondée à sa droite par la 3^e et par la cavalerie du prince Albert.

Cette forte position brave les efforts redoublés des assaillants. A midi déjà les dernières réserves du 16^e corps sont engagées, et le 17^e corps, qui doit le soutenir, ne montre encore que ses têtes de colonnes conduites par le général de Sonis, tandis que le reste du 17^e corps s'échelonne fort loin en arrière. Chanzy, tout en lançant au feu chaque bataillon nouveau qui lui survient, est obligé de se replier sur Beauvillers, puis sur Loigny. Il défend le terrain pied à pied et avec plusieurs retours offensifs qui rejettent l'ennemi en arrière. Un d'entre eux inflige de rudes pertes à la 3^e brigade refoulée sur Beauvillers. « Ce déploiement, dit le récit bavarois le plus authentique, devient aussi le signal d'un nouvel et énergique assaut contre Beauvillers, qui est alors le point décisif du champ de bataille. C'est là que se tient von der Tann. Les tirailleurs français s'avancent jusqu'à 400 mètres de l'artillerie et couvrent la position de projectiles. Deux officiers prussiens de l'état-major sont blessés grièvement à côté du général en chef. Il est midi, et l'on n'entend encore rien de la 17^e division. La situation à Beauvillers devient critique, bien que la 2^e brigade, avancée de Tanon, réussisse à former un crochet défensif entre la Ferme-Morâle et Beauvillers, et que la 1^{re} brigade s'avance sur ce dernier point.

» Du grand-duc arrive de nouveau la recommandation pressante

de tenir ferme jusqu'à l'entrée prochaine de la 17^e division, et le général von der Tann, en voyant ses bataillons décimés, ne peut que prier que ce renfort ne tarde pas à le joindre.

» Vers une heure après midi, de nouvelles colonnes ennemies précédées d'une nuée de tirailleurs, s'avancent pour la troisième fois contre le château de Goury. Mais ces assaillants sont encore contenus par les feux qui sortent des fenêtres et des embrasures. En même temps, une brigade de la 17^e division apparaissait enfin. Elle s'avance dans un parfait ordre contre la droite française, et sa vigoureuse attaque, si longtemps attendue, marque une offensive générale de tout le front du 1^{er} corps bavarois. On refoule les Français sur Loigny¹. »

Ce n'était pas encore la fin. Pendant ce temps, Chanzy a reçu, lui aussi, des renforts. Le 17^e corps, qui a dû combattre sur sa gauche tout en accourant sur le front, a mis quelques bataillons en ordre convenable sur la ligne Nonneville-Villepion-Terre-noire-Neuvilliers, où Chanzy s'est replié de Loigny en disputant le champ de bataille.

Vers trois heures et demie, un nouvel assaut est donné par les deux corps français réunis, offrant au moins de braves têtes de colonnes conduites par d'intrépides officiers et soutenues par une artillerie infatigable. La ferme de Villours, en avant de Loigny, est brillamment enlevée. Loigny l'est aussi, avec plus de peine et en partie seulement, mais Goury brave derechef tous les efforts. L'action se concentre dans Loigny même, devenu le but d'une vigoureuse offensive allemande. Le 17^e corps y voit tomber son chef et presque tout son état-major sous les coups du gros de la 17^e division conduit par le général Treskow et de la brigade Manteuffel. La nuit ne fait pas même cesser le carnage. Quelques compagnies de zouaves et du 37^e de marche soutiennent tout un siège, aux lueurs de l'incendie, dans la partie occidentale du village, tandis que leurs camarades sont, ou cernés dans d'autres maisons et dans l'église, ou rejetés sur Villepion.

Le général Chanzy, qui s'est multiplié pendant l'action, recueille ses troupes en retraite et les dirige sur les bivouacs quittés le matin, où la plupart d'entre elles passent encore la nuit, c'est à dire la 1^{re} division à Terminiers avec avant-postes à Faverolles et Villepion, la 2^e à Gommiers, la 3^e rejetée plus en arrière, à Huêtre, le 17^e corps à Terminiers, Rouvray et Patay, le quartier général de Chanzy, commandant les deux corps, à Terminiers, à portée de ses avant-postes.

¹ *Vie du général von der Tann*, par le lieutenant-colonel HUGO VON HELWIG, ancien aide de camp du général et auteur d'un historique des opérations du 1^{er} corps bavarois.

A la droite du 16^e corps, la division Peytavin, du 15^e corps, en marche de Gidy et Creuzy sur Santilly, pour appuyer l'offensive de Chanzy, avait rencontré vers Dambron et Poupry la 22^e division (Wittich) se dirigeant de Toury vers Baignaux pour renforcer la gauche de la droite allemande. Une action très vive en résulte, autour de Poupry surtout, où Wittich est soutenu à droite par des batteries de la 17^e division vers Milhouard, et à gauche par la 2^e division de cavalerie. Après une lutte meurtrière, Peytavin a dû se replier sur Creuzy, recueilli par la division Martineau et par la réserve d'artillerie du colonel Chappe en avant d'Artenay.

Ce combat de Poupry, qui ne coûtait pas moins de 600 hommes à la division Peytavin, contre autant à ses adversaires, l'avait naturellement empêchée de porter secours au corps de Chanzy à Loigny. La division Martineau, quoique avancée de Ruan vers sa gauche au canon de Peytavin, n'avait presque pas été engagée, la 1^{re} division du 15^e corps pas du tout, non plus que les 18^e et 20^e corps, plus à droite. Ceux-ci manœuvraient encore, il est vrai, aux ordres directs de la délégation de Tours, et dans cette journée même, le général Bourbaki, titulaire du 18^e corps dont Billot avait l'intérim, prenait le commandement de son corps ainsi que du 20^e.

La journée du 2 décembre creusait de larges vides dans les rangs des combattants. Les Français y perdaient environ 6,000 hommes, dont 2,400 prisonniers, 8 canons et quelques voitures. Pour plus de la moitié, ces chiffres tombaient sur le 16^e corps ; mais il les faisait payer cher à ses adversaires, toujours les Bavarois essentiellement. Bien que renforcé et relevé par les corps d'armée prussiens et par leurs états-majors, le corps von der Tann avait dû supporter seul les principaux efforts de la matinée et portait encore la grosse part des sacrifices, soit 2,303 hommes, dont 15 officiers tués, 85 blessés (parmi eux le divisionnaire Stephan, grièvement), 340 prisonniers. La 17^e division prussienne, Treskow, comptait 1,042 hommes hors de combat ; les trois autres divisions prussiennes près d'un millier d'hommes ; ce qui donnait plus de 4,000 Allemands tombés sur le champ de bataille. Dur mécompte, en regard du profit obtenu, pour des gens qui pensaient parcourir et réquisitionner le pays en maîtres !

Le général Chanzy passa la plus grande partie de la nuit du 2 au 3 décembre à faire réorganiser ses troupes et ses convois, à réapprovisionner ses corps en munitions et en vivres, afin d'être prêt à recevoir l'attaque qu'il redoutait pendant la nuit ou le lendemain matin et à continuer en même temps la retraite s'il le fallait. Par un aide de camp envoyé pendant la nuit au grand quartier-général d'Artenay, il renseignait d'Aurelle sur les évé-

nements de la journée et demandait d'être appuyé à droite par le 15^e corps.

Le 3 au matin Chanzy, prêt avec le gros de ses troupes à recommencer la lutte, était à cheval devant ses lignes de Terminiers, lorsqu'il reçut, à 8 heures, l'ordre de replier les 16^e et 17^e corps sur leurs anciennes positions de Patay, Saint-Péravy, Coulmiers, couvrant Orléans à l'ouest. Le commandant en chef français avait résolu, en effet, sur les rapports de la journée du 2 décembre, de revenir à son plan primitif de défensive dans les lignes d'Orléans, et des ordres en conséquence avaient été envoyés sur tout le front le 3, de grand matin. Le 15^e corps restait au centre, à cheval sur la grande route et sur celle de Sougy, sa droite se reliant aux 18^e et 20^e corps qui devaient se replier sur Neuville et Ingranne.

Au même moment, et par des renseignements analogues, ainsi qu'ensuite d'ordres de Versailles, le prince Frédéric-Charles, jusqu'alors en défensive et en concentrations avec grandes reconnaissances, ordonnait l'attaque d'Orléans. Elle aurait lieu tout directement, sur le front pas trop étendu de Rouvray à Chilleurs par Artenay : au centre le IX^e corps avec la 2^e division de cavalerie, de Toury sur Artenay et Chevilly ; à droite le détachement d'armée du grand-duc de Mecklembourg sur la ligne Rouvray-Sougy-Chevaux-Chameul ; à gauche les III^e et X^e corps avec la 1^{re} division de cavalerie, de Chilleurs sur Loury et la forêt d'Orléans ; en réserve à Châtillon, entre Artenay et Pithiviers, la 6^e division de cavalerie.

Ensuite de ces dispositions émises de part et d'autre dans la nuit du 2 au 3 décembre, tout est en mouvement dans les deux camps le 3 au matin. Bien que les contretemps habituels se produisent çà et là dans les corps français, le feu s'ouvre vers 9 heures du matin au centre et sur la droite allemande. Il inaugure la série de combats qu'on a appelés la troisième bataille d'Orléans, qui fait fureur non seulement le 3 décembre, mais toute la journée du lendemain, pour se terminer le 5 décembre, à 1 heure du matin, par l'entrée solennelle des Allemands dans la ville, après conclusion d'un armistice.

Nous n'avons pas à raconter ici les nombreuses et vives péripéties de ces deux sombres journées, auxquelles les 16^e et 17^e corps ne prirent qu'une part indirecte. Le 3 décembre, Chanzy commença une retraite bien organisée, constamment bien conduite, sans se laisser entamer nulle part, tout en restant en contact avec l'ennemi avec lequel il échangea, au début, une première canonnade vers Terminiers, puis une autre plus vive vers l'Enfer et Huêtre ; le soir, il établit le 17^e corps autour de Gemiigny et le 16^e autour de Saint-Péravy, où il reprit son ancien

quartier général de novembre et décembre, moins gaiement qu'alors peut-être, mais non moins ferme à la tâche qui s'imposait.

Le 4 décembre la retraite fut continuée dans le même bon ordre d'abord, non plus sur Orléans, mais dans la direction de Beaugency, en vue de se poster ensuite derrière la forêt de Marchenoir. L'ordre primitif ainsi modifié risquait d'aboutir à des retraites excentriques et fractionnées sacrifiant l'avenir aux besoins du moment; mais la modification était autorisée par le général d'Aurelle, qui, après l'action malheureuse de la veille, décidait de son côté de se replier au delà d'Orléans derrière la Loire. Cette seconde journée de retraite fut plus agitée que celle du 3 décembre. Traversée d'un contr'ordre rappelant Chanzy sur Orléans, ensuite d'injonctions du gouvernement de Tours, elle fut marquée par de chauds engagements des 16^e et 17^e corps contre le détachement d'armée du grand-duc de Mecklembourg vers Bricy, Janvry, Boulay, Coinces, puis aux Barres. Là, sous le feu d'une puissante artillerie allemande, une partie des arrière-gardes se débanda sur Orléans le long de la grande route, tandis que d'autres combattants, notamment des 2^e et 3^e divisions du 16^e corps, se repliaient par les bois et par la route de Bucy-Saint-Liphard sur ce village, puis sur le bois de Montpipeau et jusqu'à Mer. Les efforts redoublés de Chanzy et de son état-major réussirent à retenir quelques bataillons avec de l'artillerie sur la Mauve et autour de Huisseau, où il prit son quartier général le 4 au soir. Le 5 il le transféra à Josnes, en ralliant les troupes des 16^e et 17^e corps sur la ligne Beaugency-Josnes-Lorges, où elles formèrent un nouveau front respectable.

Le même soir, le général d'Aurelle se trouvait à Lamotte-Beuvron, avec son centre, le 15^e corps (moins la division Peytavin, repliée à Blois) en retraite sur le camp connu de Salbris; l'aile droite rentrait de nouveau à Gien. L'armée de la Loire était revenue à ses trois tronçons de fondation; celui de gauche allait former cette deuxième armée de la Loire, à la tête de laquelle nous retrouverons le général Chanzy avec la même énergie, les mêmes solides qualités, les mêmes talents, qu'il venait de montrer comme commandant de corps d'armée, rehaussés encore par la plus grande responsabilité et par la libre initiative attachées au commandement en chef.

* * *

Par décision du 5 novembre 1870, le gouvernement de Tours, confirmant l'état de fait, avait supprimé le commandement du général d'Aurelle et la dénomination d'armée de la Loire, pour en tirer deux nouvelles armées: une sous le général Bourbaki, comprenant les 15^e, 18^e et 20^e corps, appelée la première armée de la Loire, mais à laquelle on eût mieux fait de donner le n^o 3; et une

autre, la deuxième, sous le général Chanzy, comprenant les 16^e et 17^e corps à nous connus, plus un 21^e corps sous l'amiral Jaurès, et la division Camô, détachée d'un 19^e corps en formation. Le 21^e corps d'armée comptant 4 divisions et demie, cela mettait aux mains du général Chanzy 11 divisions et demie d'infanterie et 3 de cavalerie¹ avec 450 pièces.

Plus de la moitié de ce considérable effectif était en troupes fraîches et reposées, mais aussi inexpérimentées et moins aguerries encore que les précédentes. En revanche, les états-majors, un peu mieux complétés, avaient fait de précieuses recrues. Le grand état-major était sous l'habile direction du général Vuillemot, comme major-général de l'armée. Le 16^e corps avait passé à l'amiral Jauréguiberry, le 17^e au général de Colomb; la marine fournissait de nombreux cadres au 21^e corps, tous officiers qui, plus tard, s'acquirent de hautes situations et rendirent des services qui confirmaient bien les choix de 1870.

Quant à l'armée du général Bourbaki, elle était en organisation aux environs de Bourges, après une pénible retraite de Gien sur Agent et la rive gauche de la Loire, bien protégée en arrière-garde par le 18^e corps, passé définitivement aux ordres du général Billot. Il ne pouvait plus être question de rejoindre ces deux armées, et chacune d'elles était d'ailleurs assez forte pour opérer isolément tout en rendant de bons services à sa voisine.

La tâche de Chanzy n'en devenait que plus lourde. Non seulement les corps sus-indiqués étaient loin d'avoir les aptitudes désirables, mais ils n'avaient pas même, à cette date, 6 novembre, la cohésion matérielle qui constitue une armée proprement dite. Les gros des 16^e et 17^e corps seuls étaient un peu solidement groupés autour de Josnes. Ils avaient à leur gauche et en réserve le 21^e corps dans et derrière la forêt de Marchenoir, et à leur droite la division Camô à Beaugency. De nombreux parcs et magasins, avec des auxiliaires ou détachés difficiles à limiter et à contrôler, s'entassaient à Mer, à Blois et tout le long de la route et du chemin de fer entre Blois et Beaugency, cohue dans laquelle les divers états-majors s'efforçaient de remettre le plus d'ordre possible, en n'y réussissant que très partiellement et trop lentement.

Pour le coup, les Allemands, qui connaissaient superficiellement cette situation, pouvaient estimer que leur seconde victoire d'Orléans, après d'aussi vifs engagements, avait terminé leur principale tâche en province. Il n'auraient plus, pensaient-ils, qu'à la complé-

¹ Divisions Deplanque, Barry et Maurandy du 16^e corps (ces deux dernières encore en réorganisation à Blois); Roquebrune, Dubois de Jancigny, de Flandre du 17^e corps; Rousseau, Collin, de Villeneuve, Goujard, brigade Collet du 21^e corps; Camô du 19^e. Divisions de cavalerie Michel, Longuerue, Guillon.

ter par une poursuite efficace, et, à cet effet, de solides avant-gardes devaient être dirigées sur la ligne Tours-Bourges-Nevers, ce qui suffirait bien à tenir le pays et à couvrir le siège de Paris du côté du sud.

Dans ce but, le prince Frédéric-Charles, déjà le 5 décembre à Cercottes, puis le 6 à Orléans, avait chargé le détachement d'armée du grand-duc de Mecklembourg de s'avancer sur Beaugency et dans la direction de Tours par la rive droite de la Loire, en le renforçant de la 25^e division (hessoise, IX^e corps) et d'une brigade de cavalerie Stolberg, qui longeraient la rive gauche du fleuve, tandis que les corps prussiens de la deuxième armée furent chargés d'opérer dans la direction de Bourges. Le X^e corps resterait à Orléans avec le grand quartier général.

Dès le 7 décembre, cette poursuite était en plein début sur les trois directions prises par les forces françaises, et elle allait amener devant Chanzy ses vieilles connaissances de Coulmiers et de Loigny, c'est-à-dire les deux divisions bavares von der Tann, les deux divisions prussiennes Wittich et Treskow, avec les deux divisions de cavalerie prince Albert père et Stolberg, plus la 25^e division commandée par le prince de Hesse. Pour qu'il pût mieux mener les huit divisions qui constituaient ainsi sa nouvelle armée, le grand-duc de Mecklembourg avait été rendu à l'indépendance et repourvu du commandement en chef qu'il avait dû céder au prince prussien pour la bataille d'Orléans, après en avoir lui-même dépossédé, au lendemain de Coulmiers, le commandant du I^{er} corps bavarois.

Toutes ces troupes allemandes, quoique gardant la belle allure et la bonne tenue qui les caractérisent, étaient très éprouvées ; les rudes et continuels combats des cinq jours précédents autant que les marches incessantes par la pluie et par la neige avaient sensiblement réduit les effectifs. Les Bavarois, entre autres, toujours en première ligne et à la brèche depuis deux mois, n'avaient plus, malgré leur solidité traditionnelle, que des bataillons dérisoires, et ils auraient eu grand besoin de se refaire en réserve pendant quelque temps. Aussi le grand-duc, dans la louable intention de ménager le plus possible ses hommes, crut pouvoir les mettre en mouvement sur un front large et commode, qui, en laissant de l'aisance pour les étapes et les réquisitions, ferait d'autant mieux la battue des groupes français à disperser et des trainards à recueillir. La double tâche donnée serait aisément accomplie. La 22^e division, qui tenait la droite du front allemand, fut dirigée sur Charsonville et Ouzouer-le-Marché ; au centre, le I^{er} corps bavarois sur Baccon, Villermain, Cravant, Beaumont ; à gauche, la 17^e division sur Beaugency ; en avant du front, la cavalerie, à savoir : à droite la 4^e division sur Marchenoir et Plessis-l'Echelles ; à gauche la 2^e par Beaugency jusque sur Mer. Ces deux divisions, après avoir bien battu la

campagne sur les deux ailes, devaient se réunir, le 7 au soir, en avant du front, rien moins qu'à Villexanton, pour y former les avant-postes de l'armée. En outre, à l'extrême gauche, sur l'autre rive de la Loire, la 25^e division irait jusqu'à Lailly et Muides, tandis qu'à l'extrême droite un détachement d'infanterie et de cavalerie sous le général Rauch, qui était à Châteaudun, s'avancerait sur Morée et Vendôme.

C'était aller un peu vite en besogne. Déjà le 6 décembre, un engagement de troupes combinées Stolberg et bavaoises contre la division Camô vers Meung et Foinard vint inquiéter le grand-duc ; d'autres plus vifs, le lendemain, l'amenaient à résipiscence. Ce jour-là, 7 décembre, les feux s'ouvrirent successivement sur tous les points du vaste front : à la droite allemande, à Vallières, de la 22^e division avec la 4^e de cavalerie contre la cavalerie Guillon du 21^e corps ; au centre, vers Villechaumont et Cravant, entre la 2^e division bavaoise et la division Roquebrune ; à la gauche, principalement autour de Meung, Langlochère et Messas, de la 17^e division prussienne, renforcée d'une brigade bavaoise et de Stolberg, contre Jauréguiberry, commandant toute la droite française.

Les pertes des Allemands étaient d'environ 500 hommes, sans autre compensation que l'occupation de Meung. De plus, leur marche avait été partout entravée, et le beau clocher de Villexanton, point de direction de leur cavalerie, était resté invisible à tous.

Il n'en fallait pas tant pour constater que la « poursuite » n'était plus de mise. Dans la même soirée, le grand-duc l'annonçait à Orléans ¹ et demandait de l'appui sur sa gauche. En attendant ce renfort, il faisait replier son centre et sa droite sur cette gauche, de manière à se retrouver, le 8 au soir, sur le front restreint Cravant-Beaugency et en possession de la route de Beaugency à Châteaudun par Binas. A cet effet, la 22^e division et la 4^e de cavalerie se porteraient de Villermain sur Cravant, les Bavaois de Grand-Châtre sur Beaumont, tandis que la gauche, 17^e division et 2^e de cavalerie, s'avancerait, le 8 au matin, de Baulle sur Beaugency.

Le même soir du 7 décembre, Chanzy, de son quartier général de Josnes, ordonnait, pour le 8 au matin, d'actives et nombreuses reconnaissances en avant de ses positions : la droite, aux ordres de Jauréguiberry, lancerait la division Camô au delà de Messas, barrant la route de Meung et gardant le terrain entre Villorceau et la Loire ; le centre porterait vers Cravant la cavalerie du 17^e corps et les éclai-

¹ « La subdivision d'armée du grand-duc, dit à ce sujet le récit officiel allemand, se trouvait aux prises sur tout son front, c'est-à-dire sur 20 kilomètres environ, avec des masses ennemies *en état de soutenir la lutte et d'opposer une résistance très vive*. » Voir « *la Guerre franco-allemande de 1870-1871*, rédigée par la section historique du grand état-major prussien, » traduction Costa de Serda, 14^e livraison, page 618.

reurs algériens ; à gauche, le 21^e corps tiendrait Autainville et Villermain, ayant encore la cavalerie Michel prolongée vers Binas et Ouzouer-le-Marché.

De ces dispositions, bien suivies de part et d'autre dès le grand matin du 8 décembre, devaient résulter des rencontres sur tous les points marquants du front. A huit heures du matin déjà, le combat s'engagea près de Villermain ; la division Wittich, en marche d'Ouzouer-le-Marché sur Cravant, se heurta à la division Collin du 21^e corps. De là, l'action s'étendit bientôt à toute la ligne dès la forêt de Marchenoir à la Loire par Cravant, Cernay, Villorceau, Bonvalet, Vernon, Messas, Beaugency. Ces divers combats constituent ce qu'on désigne, en France, sous le nom de « bataille de Villorceau, » suivant l'appellation du général Chanzy, et ce que les Allemands nomment « bataille de Beaugency-Cravant, » en y englobant toutes les affaires des 8, 9 et 10 décembre. Or ces affaires, d'après les rapports du général Chanzy, sont, pour les journées des 9 et 10, au nombre de huit, à savoir les combats de Cernay, de la Villette, de Tavers, de Villejouan, de Chambord, le 9 décembre, et ceux d'Origny, encore de Villejouan, du château de Coudray, le 10.

Il n'est certes pas besoin de relater les détails de ces huit rencontres, ni de scruter les renseignements qui découlent des dénominations de la bataille — puisque bataille il y a, cette fois, sans conteste — qui les embrasse, pour prouver que la lutte fut vigoureuse et opiniâtre. La seule nomenclature géographique susmentionnée et le chiffre des pertes subies en disent plus que tous les récits.

Le premier jour, 8 décembre, les Allemands furent contenus sur toute la ligne pendant toute la journée. Dans l'après-midi, l'action fut particulièrement vive entre Villorceau et Beaumont, aux alentours du Mée, de Villechaumont, de Villevert. Les divisions Roquebrune et Deplanque, soutenues par la division Dubois de Jancigny et par des réserves d'artillerie et de cavalerie, y infligèrent de fortes pertes au 1^{er} corps bavarois ⁴. Tout faisait présager un succès positif pour Chanzy, et il aurait certainement pu s'en glorifier, si, le soir, par suite d'un fâcheux malentendu à l'état-major de la division Camô, celui-ci n'avait fait évacuer la position avancée du ravin de Vernon, pour en établir une plus forte en arrière de Beaugency. Après cette évacuation Beaugency fut enlevé par les troupes de Treskow, qui rejetèrent la division Camô en désordre sur Mer.

Mais ce succès des Allemands, le seul de la journée du 8 décembre, leur coûtait plus de 2000 hommes, ce qui continuait à rendre la « poursuite » assez peu plaisante.

Le 9 décembre, la deuxième armée de la Loire, en vertu d'ordres

⁴ La seule 4^e brigade bavaroise avait 450 hommes hors de combat, dont 32 officiers.

détaillés et fort instructifs, à la fois bulletin du jour et instructions pour le lendemain, dus aux soins éclairés du général Vuillemot, d'après les recommandations de Chanzy, l'armée garda à peu près ses positions de la veille, tout autour du grand quartier général qui demeurait à Josnes. Cependant la droite fut repliée sur un bon terrain, derrière le ravin de Tavers, restant liée à gauche par Toupenay au 17^e corps et celui-ci au 21^e jusqu'à Poisly. Des retranchements furent élevés sur quelques points, notamment à Tavers et en avant du château de Serqueu, de sorte que vers midi la ligne était en état convenable. De vives escarmouches et plusieurs duels d'artillerie s'étaient produits pendant les premières heures de la matinée sur le centre, en arrière de Cravant, vers Cernay et la Villette. Ce n'était qu'un prélude à l'action de l'après-midi, qui fut autrement sérieuse.

Le grand-duc de Mecklembourg, qui avait d'abord cru que l'armée de la Loire se mettait enfin en retraite, puis qui avait appris, par des dépêches françaises capturées, qu'elle voulait tenir ses positions, résolut de pousser l'attaque, d'autant plus que le X^e corps s'avancait d'Orléans en renfort. La 22^e division et deux brigades bavares furent lancées sur Cravant, et la 17^e division sur Bonvallet, Boynes et le haut ravin de Tavers. Ces deux attaques furent longtemps tenues à bonne distance. A Tavers, les brigades Bourdillon et Faussemagne, appuyées par l'artillerie de la division Roquebrune et encouragées par la présence du général Chanzy, firent subir de dures pertes à la 17^e division prussienne.

Sur le centre, en revanche, la 2^e division du 17^e corps se vit assaillie si vivement près Villorceau et Villemarceau par la 22^e division et la brigade Rauch, qu'elle fut refoulée sur Villejouan, puis, dans la soirée, sur Origny et sur Josnes, ce qui découvrait la 3^e division de ce corps d'armée se maintenant fièrement à Ourcelles. Heureusement Chanzy, à ce moment-là, rentrait de Tavers à son quartier général. Saisissant promptement l'importance de la regrettable trouée d'Origny, il fit reprendre les armes à la 2^e division pendant la nuit même, et la lança sur Origny. De grand matin le 10 décembre, cette brave troupe, stimulée par les mâles paroles de son chef, réparait vaillamment sa faute de la veille et reprenait le village perdu, en y capturant 200 hommes du 32^e régiment prussien, avec plusieurs officiers, dont un commandant de bataillon. De cette façon, à l'aube du 10 décembre, la ligne française se trouvait reformée de Tavers à Poisly, partout bien tenue et sur plusieurs points retranchée.

La nuit qui venait de s'écouler ainsi avait été employée par les deux grands quartiers généraux de Meung et de Josnes à élaborer les dispositions pour la journée. Les Allemands, satisfaits de progresser constamment quoique lentement dans la direction de Tours

et d'avoir occupé Beaugency, en même temps que le château de Chambord, sur la rive gauche, enlevé par les Hessois aux francs-tireurs Lipowski, pensaient s'accorder une petite pause. Elle était d'ailleurs nécessaire pour procéder à des mutations et adjonctions de corps projetées depuis quelque temps et toujours ajournées par les incidents divers du front. Cette réorganisation venait d'être officiellement annoncée. Les Bavares, par trop réduits d'effectifs, allaient enfin être relevés par deux corps prussiens en marche vers Beaugency et Blois. On pourrait donc chômer deux ou trois jours avant de reprendre la « poursuite. »

Ici encore le grand état-major allemand comptait sans son hôte. Chanzy, pour la journée du 10, avait précisément combiné une offensive sur tout son front. Cette décision se rattachait à une grave résolution prise à Josnes, le 9 au soir, à la suite d'une conférence avec M. Gambetta.

La délégation de Tours se disposait à déménager sur Bordeaux, et l'armée de Bourbaki ne pouvait, pour le moment, appuyer les opérations de la rive droite. Dans ces conditions, Chanzy n'avait pas de motifs de continuer à longer la rive droite de la Loire qui ne lui servait plus de ligne de défense, tandis qu'il en regagnerait une en se transférant sur le Loir, à proximité, direction qui l'éloignait toujours plus, il est vrai, de l'armée de Bourbaki, ce qui était fâcheux. Mais il s'agissait en premier lieu d'y acheminer les lourds magasins de Mer et de Blois et les immenses convois de l'armée, afin de créer à Vendôme ou au Mans des bases d'opérations et de ravitaillement remplaçant celles qu'on allait quitter. A ces préparatifs Chanzy employa une grande partie de la nuit du 9 au 10 décembre et sa journée du 10, préparatifs qui seraient masqués par une offensive générale de l'armée.

En conséquence le 10 au matin, comme les Allemands s'apprêtaient à commencer leur pause si bien gagnée, ils sont attaqués d'abord à Origny, ainsi que nous l'avons dit plus haut, puis à Villejouan et en avant d'Origny par les 3^e et 2^e divisions du 17^e corps. L'après-midi les forces combinées des 17^e et 22^e divisions prussiennes, avec une puissante artillerie, reprirent Villejouan, et le 76^e de ligne prussien captura une centaine d'hommes du 51^e de marche, mais leurs efforts furent impuissants à déloger d'Origny ce brave régiment. Pendant la lutte sur ce point, une vive canonnade régnait entre les abords de Villechaumont et Villorceau d'une part, où se trouvaient une quinzaine de batteries allemandes dont plusieurs du X^e corps prussien arrivant d'Orléans, et les positions françaises du château de Serqueu, tenues par les batteries des 16^e et 17^e corps ; à la gauche française le 21^e corps, s'avancant sur Villermain et au delà, s'emparait du château du Coudray, longtemps et vaillamment défendu par la 2^e brigade bavaoise, renforcée successivement de cinq

batteries. Tout ce terrain restait au 21^e corps. Sur sa gauche les reconnaissances allaient jusque vers Mézières et Ouzouer-le-Marché.

Partout les colonnes françaises firent bonne contenance et maintinrent leurs positions de la veille, bien qu'au prix de fortes pertes sur quelques points, notamment à Villejouan et Origny.

Cela donnait de la facilité pour le repliement projeté. Ce repliement, qui n'était pas encore commencé, sauf par les magasins, ni ébruité, devenait maintenant nécessaire, car la division hessoise continuait ses progrès sur la rive gauche de la Loire et menaçait de passer sur la rive droite. Arrivée à Vienne, en face de Blois, elle avait sommé cette dernière ville, non seulement de se rendre, mais de lui faire un pont, sommation drôlatique qui eût peut-être été finalement acceptée sans l'arrivée fort opportune de M. Gambetta au cours des négociations.

Dans la soirée du 10 décembre le général Chanzy, ayant pesé les résultats de la journée, donna définitivement les ordres de repliement. Il commencerait le 11 décembre dès 10 heures du matin, après que les troupes auraient pris les mêmes dispositions, en cas d'attaque, que pour la matinée du 10. Il consisterait dans un grand changement de front en arrière sur l'aile gauche. Celle-ci restait à Poisly et Lorges, et, le 11 au soir, l'armée serait sur la ligne Poisly et Lorges - Briou - Roches - Concriers - Seris - Avaray. La principale difficulté était d'écouler sans enchevêtrement les convois, les parcs, les réserves d'artillerie, les ambulances sur des points déterminés, de manière à assurer leur sécurité aussi bien que le service journalier des vivres et des munitions, et en masquant le plus longtemps possible ces mesures à l'ennemi.

Tout cela s'organisa et s'effectua parfaitement, grâce aux ordres prévoyants, détaillés, complets sans être trop rigides d'ailleurs, par lesquels le grand état-major assigna à chaque corps d'armée sa direction générale et les principales routes à suivre. Le 21^e corps avait sa direction générale sur Fréteval, le 17^e sur Oucques, le 16^e sur Pontijoux, Selommes et Vendôme. Le 11 au soir la droite française, divisions Camô et 1^{re} du 16^e corps, tenaient la ligne d'Avaray à Seris ; le 17^e corps au centre se trouvait de Seris à Concriers ; le 21^e corps à la gauche était resté sur les emplacements de la veille, à l'exception de la 2^e division qui, à la nuit et en laissant ses feux allumés, était venue à la droite du 17^e corps vers La Motte-Patain. La cavalerie des 16^e et 17^e corps était à Bourrichard et à Moret ; le grand quartier général, à Josnes depuis le 5 décembre, avait déménagé sur le château de Talcy. Le général Barry, encore à Blois, faisait évacuer le matériel sur Vendôme, tout en gardant une ferme contenance en avant de Blois aussi longtemps que possible.

De tout cela les Allemands n'avaient rien vu ni rien su. Il n'y avait

eu sur le front que de légères escarmouches d'avant-postes et une canonnade insignifiante vers Avaray.

Le 12 décembre, le repliement se continua de même ; le soir, la deuxième armée de la Loire tenait la ligne brisée Rhodon-Conan-Boisseau - Pontijoux - Villeneuve-Frouville-Oucques-Viévy-le-Rayé, avec quartiers généraux : de Chanzy au château des Noyers, du 16^e corps à Pontijoux, du 17^e à Frouville, du 21^e à Viévy-le-Rayé. Toute la marche s'était passée sans incident marquant. Les éclaireurs allemands, qui suivaient de près les arrière-gardes françaises, ne tentèrent que deux engagements : l'un au hameau de Nuisement, près Oucques, l'autre au village de Maves, près Pontijoux, tous deux sans importance. Au reste la cavalerie de tous les corps d'armée avait soigneusement battu le terrain sur les flancs et en arrière-garde, avec la mission de savoir si cette sorte de trêve ne cachait pas quelque mauvais tour des « poursuivants », par exemple, une pointe par la forêt de Marchenoir ou par l'aile opposée, le long de la Loire, pour tourner autour de l'armée en retraite et la prévenir sur le Loir.

Cette mesure de parfaite prudence réglementaire se trouvait être de grand luxe dans le cas particulier. Seulement à la fin de la journée du 12, les états-majors allemands commencèrent à se douter de ce qui se passait ; de plus leur doute se compliquait d'une inquiétude analogue à celle de leur adversaire et, certes, fort honorable pour celui-ci : ils craignaient que Chanzy ne se dérobat par la région de Chartres, pour arriver sur leurs derrières et sur les lignes de blocus de Paris¹ !

Le 13 décembre la retraite fut reprise et continuée dans les mêmes conditions, et, le soir, elle s'acheva derrière le Loir, de Vendôme à Saint-Hilaire. Un seul engagement s'était produit. L'arrière-garde du 17^e corps, un peu trop pressée vers Oucques par l'avant-garde de la 17^e division prussienne, avait dû faire un mouvement offensif pour se procurer plus d'aisance. Mais sur tout le front les éclaireurs allemands avaient suivi de près les colonnes de marche et recueilli dans les fermes d'assez nombreux écopés.

En même temps les généraux Barry et Maurandy s'étaient repliés de Blois et d'Amboise à l'ouest, sur Saint-Amand, après avoir détruit les ponts de la Loire et évacué le matériel sur Vendôme.

En somme ces trois ou quatre jours de retraite et changement de base s'étaient bien passés. L'opération avait parfaitement répondu aux ordres et instructions émis le 10 décembre et, depuis lors, chaque soir. Il faut dire qu'elle avait été non moins bien préparée par les combats incessants des 7, 8, 9 et 10 décembre. Ceux-ci, fort onéreux aux effectifs français, l'étaient aussi aux Allemands, qui

¹ Historique de l'état-major prussien, 14^e livraison, page 643.

avaient perdu près de quatre mille hommes, pertes d'autant plus sensibles qu'elles n'avaient, on le sait, guère été prévues¹. Comme toujours, les gros chiffres frappaient encore les Bavaoïs² qui devaient cependant être relevés le 7, et ne le furent que le 12 décembre.

*
* * *

Sur les rapports des événements des 7 et 8 décembre et sur la demande d'appui du grand-duc de Mecklembourg du 7 au soir, le prince Frédéric-Charles avait repris le commandement en chef direct de toutes les troupes de la région centrale, y compris celles du grand-duc qui ne faisait ainsi que passer de l'état d'indépendance à celui de subordination, suivant les nouvelles du jour. Le grand quartier général du prince avait été avancé, le 12 décembre, à Suèvres. Les Bavaoïs, transférés à Orléans, moins la 4^e brigade, étaient remplacés par le reste du IX^e corps, par le X^e et par le III^e, avec les 1^{re} et 6^e divisions de cavalerie. C'était donc une armée de huit divisions et demie d'infanterie et quatre de cavalerie qui allait s'efforcer d'avoir raison de celle de Chanzy. En outre, le prince Frédéric-Charles pouvait disposer, sur sa droite, vers la Ferté-Saint-Bernard, de la 5^e division de cavalerie suivie d'une brigade de landwehr de la garde, et, sur sa gauche, du VII^e corps d'armée en observation à Châtillon-sur-Seine.

Le 14 décembre l'offensive fut reprise par la subdivision du grand-duc de Mecklembourg, qui tenait toujours la droite allemande et qui s'avança contre Morée et Fréteval. Les abords de ces localités étaient occupés par le 21^e corps, qui avait à sa droite le 17^e sur les deux rives du Loir, puis le 16^e corps, en avant de Vendôme et le long du ravin de la Houzée, dès le plateau de Sainte-Anne, à la droite, jusqu'à Rocé et au bois de Meslay, à la gauche, par les hauteurs de Malignas et de Bel-Essort. Le combat se limita à la région de Morée et de Fréteval, qui finit par rester à la 17^e division prussienne, tandis que les autres troupes du grand-duc se concentraient sur leurs têtes de colonnes et que les trois corps d'armée prussiens, à leur gauche, s'efforçaient d'arriver sur Vendôme par les routes de Beaugency, de Mer et de Blois. Seulement dans la journée du 15, ces corps, le X^e avec la cavalerie Stolberg en tête, abordaient les positions de Chanzy.

Le feu s'ouvrit, le matin, sur la droite française, vers Villeromain.

¹ Le tableau officiel des pertes porte 3,395 hommes, y compris les officiers ; mais il faut noter que ces chiffres ne sont pas complets ; ils ne compteraient pas, assure-t-on, les disparus, prisonniers ou autres, rentrés postérieurement au corps, ni les blessés non enregistrés aux ambulances ; ce qui peut donner de notables variantes.

² 2,176 hommes dont 96 officiers, d'après la brochure citée du lieutenant-colonel v. HELWIG, page 204.

Le X^e corps, continuant à s'avancer contre les positions du 16^e corps français, malgré la résistance de la division Bourdillon, se trouva bientôt engagé très vivement aux environs de Malignas et de Sainte-Anne. Contenu sur le front, il tenta de tourner cette position, à droite par les ravins de la Houzée, à gauche par Orgie ; mais ce fut en vain. N'étant pas soutenu par ses réserves ni par les autres corps prussiens, encore trop en arrière, ni par la subdivision d'armée du grand-duc, entretenue à Fréteval et vers Morée par un retour offensif de l'amiral Jaurès, le X^e corps dut se borner à rester devant les positions de Sainte-Anne, tout en prolongeant sa gauche jusque vers Saint-Amand, où elle fut arrêtée par la division Barry.

Mais, dans les entrefaites, le III^e corps prussien venant de Conan et Rhodon avait pu entrer en ligne l'après-midi, entre Rocé et Bel-Essort. Cette dernière position, quoique bien défendue par les troupes du commandant Prudhomme et du colonel Paris, du 17^e corps, tomba finalement aux mains de la 11^e brigade d'infanterie prussienne, appuyée à droite, vers Rocé, par des détachements de la 17^e division. Les défenseurs, refoulés sur Meslay et Areines, purent s'établir sur la rive droite du Loir, après avoir détruit le pont de Meslay.

Les Allemands, sur ce point comme à leur gauche, n'essayèrent pas d'aller plus loin ; la nuit mit fin au combat, lequel pouvait être considéré comme le prélude d'une affaire plus grave, et, en attendant, comme un succès relatif par les deux parties.

En effet, le prince Frédéric-Charles, dont les forces s'étendaient encore en longues colonnes de marche, avec le IX^e corps fort en arrière, et qui était lui-même à Suèvres pendant l'action, n'avait point entendu livrer bataille le 15 ; il ne la prévoyait, le cas échéant, que pour les jours suivants ; dans l'après-midi du 15 seulement, sur les rapports de la matinée, il s'y apprêta pour le 17.

De leur côté, les Français ne s'étaient pas laissé entamer, et si la position de Bel-Essort, au centre, leur était échappée, ils avaient repris celle de Fréteval à leur gauche.

Mais Chanzy, avec sa prévoyance habituelle, n'en avait pas moins pensé, dès son installation sur le Loir, à la continuation de la retraite sur le Mans et derrière la Sarthe : tous ses parcs et ses réserves avaient été déjà disposés le 15 au matin pour cette éventualité. Le nœud du problème consistait à commencer la marche sans qu'elle fût trop pressée par l'ennemi. Cela s'exécuta dès le grand matin du 16, à teneur d'ordres soigneusement étudiés, clairs, précis, mesurés, vrais modèles de dispositions de retraite au delà d'une ligne de défense, mais qui ne purent être suivis qu'imparfaitement par suite de l'état affreux des chemins et de paniques survenues dans quelques colonnes égarées. Heureusement le brouillard, intense jusque vers neuf heures, remédia à beaucoup de contre-

temps en masquant les premières évacuations. Un gros train de matériel put même être acheminé sur le Mans par le chemin de fer de Tours.

Du reste, les Prussiens avaient aussi leurs contre-temps. Le IX^e corps ne s'approchait que lentement, et le grand quartier général, encore à Suèvres, inquiet des nouvelles qu'il recevait d'Orléans et de Versailles sur les agissements de l'armée de Bourbaki, hésitait encore s'il porterait ses masses à droite ou à gauche. En attendant, il n'avait fait que resserrer ses forces du front de Vendôme vers le X^e corps. Celles-ci ne s'avancèrent donc pas immédiatement sur les traces de Chanzy ; elles n'y engagèrent que des avant-gardes des corps en première ligne, surtout du X^e corps et de la cavalerie. Déjà dans la soirée du 16, le prince Frédéric-Charles, rentré de Chapelle-Vendômoise à Suèvres, fit replier à la hâte les IX^e et III^e corps sur Orléans et il y reporta son quartier général, après avoir remis le soin de suivre Chanzy au grand-duc de Mecklembourg, redevenu à cet effet commandant en chef.

Sa subdivision d'armée, renforcée, à droite, de la 5^e division de cavalerie du général Rheinbaben et appuyée, à gauche, par le X^e corps, qui devait faire en même temps une pointe sur Tours, lui donnait un effectif total de quatre divisions et demie d'infanterie et trois de cavalerie. C'était encore suffisant peut-être pour causer de graves préjudices à la retraite française, mais à la condition d'agir en masses dès le 16 au matin. Ses seules avant-gardes ayant pu donner, et Jauréguiberry, en arrière-garde, leur ayant opposé une convenable résistance, elles ne réussirent qu'à captiver des débandés et des attelages embourbés, y compris huit pièces d'artillerie, au prix de quelques tireries et escarmouches et d'un chaud combat près des Tuileries. Le 16 au soir, le reploiement sur la Sarthe était assuré. L'opération, promptement résolue et lestement entreprise, avait passé la phase la plus critique. Elle se continuerait en marche de guerre, pas du plus bel aspect à la vérité, mais non en effrénée débandade, comme on avait pu le craindre si une reprise sérieuse d'hostilités eût succédé, le 16, à celles du 15, et si les défenseurs du plateau de Sainte-Anne avaient moins bien tenu leur terrain dans la « bataille de Vendôme » ¹.

Le même soir, le quartier général de Chanzy était à Epuisay, ce-

¹ *Bataille de Vendôme* est l'appellation française, peut-être un peu grandiose en regard soit du résultat, qui fut indécis, soit des pertes, qui montèrent à un millier d'hommes en tout, dont environ 400 Allemands. L'historique officiel prussien tombe dans l'excès contraire ; il ne donne pas de nom à cette journée, pourtant très honorable pour les vigoureuses têtes de colonnes des X^e et III^e corps et de la 17^e division, et il la narre en trois maigres pages sans planche. Seul le tableau des pertes (supplément CVI) la mentionne en l'englobant dans « les combats sur le Loir les 14, 15 et 16 décembre. »

lui du 16^e corps à Fortan, au milieu du gros de ses troupes, le 17^e corps s'étendait autour et au nord d'Epuisay ; le 21^e corps, plus à gauche, vers la Ville-aux-Clercs et Romilly, après un nouveau et vif combat autour de Morée. Beaucoup de fuyards ou d'hommes perdus avaient pris les devants sur tous les chemins tendant au Mans. Mais le gros des corps restait en assez bon ordre, grâce aux mesures énergiques et prévoyantes du commandant en chef et à sa constante vigilance.

Le lendemain, 17 décembre, la retraite atteignit la ligne de la Braye, dès Lavenay et Bessé, à droite (où la division Barry ralliait l'armée), jusqu'à Mondoubleau et Saint-Agil à gauche, avec grand quartier général à Saint-Calais. Outre quelques tireries sur divers points, la division Goujard, du 21^e corps, avait dû livrer une chaude affaire, vers Droué, aux troupes combinées de la 5^e division de cavalerie, et le 17^e corps s'était vivement engagé en avant de Saint-Calais contre la brigade mixte Haberland, de la 20^e division, X^e corps.

La retraite fut continuée, le 18, sur la ligne Jupilles-Dollon avec grand quartier général à Ardenay, sans incident marquant ; le 19 sur celle Jupilles-Parigné-l'Evêque-Montfort, avec grand quartier général au Mans. Le 20, toutes les troupes se ralliaient autour du Mans et y prenaient des positions de défense pour de nouvelles luttes, en même temps que quelques jours de repos bien nécessaires après six semaines d'incessants et meurtriers combats, mêlés à de si rudes marches et bivouacs dans la neige.

Dès le 18 décembre, le grand-duc avait cessé de suivre la deuxième armée de la Loire. Il avait été rappelé au nord pour être plus à portée des événements qui pourraient surgir d'une offensive présumée des masses françaises de Bourges, de Vierzon et de Gien dans la direction de Paris et il s'était concentré autour de Chartres, à la droite du prince Frédéric-Charles. Ainsi l'armée de Bourbaki, bien que n'ayant pu participer directement aux opérations de Chanzy, ce qui d'ailleurs n'était pas dans sa tâche, leur avait rendu un fort grand service en détournant de la région du Loir, à un moment critique, une notable partie des forces allemandes, et l'on ne saurait comprendre qu'à cette occasion des reproches aient été adressés au général Bourbaki, au lieu des remerciements qui lui revenaient de droit.

Le chômage ne fut pas long. Les grands projets de l'armée de Bourbaki vers l'Est ayant été pénétrés dans les derniers jours de décembre, le prince Frédéric-Charles fut chargé de reprendre aussitôt l'offensive contre Chanzy. A la suite d'une chaude affaire d'avant-garde, le 31 décembre, à Vendôme, entre les troupes du général Jouffroy ¹ et celles de la 39^e brigade prussienne, le mouvement en

¹ Il remplaçait à la tête de la 3^e division du 17^e corps le général de

avant des Allemands fut fixé au 4 janvier et commença exactement à cette date. Il donna lieu à une vingtaine de combats plus ou moins vifs, du 5 au 10 janvier, dans la zone entre le Mans et Vendôme, pendant lesquels le prince Frédéric-Charles transférait son quartier général à Vendôme le 6 janvier, à Saint-Calais le 8, à Bouloire le 9, où il resta aussi le 10; de son côté le gros de la deuxième armée de la Loire, couverte par de fortes colonnes mobiles vers le Loir, colonnes trop fortes et peut-être trop détachées, attendait le choc dans les lignes du Mans, c'est-à-dire sur les hauteurs en avant de cette ville dès Arnage à droite jusqu'à Yvré-l'Evêque à gauche par les Tuileries, le Tertre-Rouge et Changé.

Là, le 11 janvier, se livra la bataille dite du Mans, affaire considérable par ses effectifs et par ses résultats, que nous n'entreprendrions cependant pas de raconter ici, tant elle embrassa d'actions opiniâtres, mais incohérentes, et tant elle se ressentit de la disproportion de qualités professionnelles entre les deux troupes aux prises. Disons seulement que le prince Frédéric-Charles, disposant de huit divisions et demie d'infanterie et cinq de cavalerie, comptait capturer l'armée du Mans, en resserrant sa vaste convergence le 11, pour frapper le coup décisif le 12 ou le 13. Cette répétition des opérations de Metz et Sedan échoua éomplètement. Chanzy, après avoir fermement tenu toutes ses bonnes positions, sauf celles de la Tuilerie, perdues à la nuit par un accident encore inexpliqué, s'esquiva, le 12 au matin, comme il l'avait fait le 16 décembre à Vendôme et le 10 décembre à Josnes. Mieux encore, il prit sa retraite non sur l'Ouest, mais en ligne parallèle sur le Nord, sur Alençon, ce qui le rapprochait de Paris et lui donnait une attitude plutôt d'offensive que de retraite. Le soir du 12, le gros de ses troupes et de son matériel était à l'abri derrière la Sarthe, avec grand quartier général à Domfront, non sans avoir perdu beaucoup de trainards.

Le 13, l'armée se trouvait en avant de Sillé-le-Guillaume, où était aussi le grand état-major, et elle allait continuer sa route vers le Nord, quand un ordre du gouvernement de Bordeaux la fit converser à l'Ouest sur Laval et la Mayenne. La contre-marche amena de nouveaux combats défavorables et d'assez grandes pertes, par suite de la démoralisation croissante de plusieurs corps. Néanmoins, grâce à l'énergie et à la vigilance redoublées de Chanzy, pénétrant la plupart de ses états-majors, la masse en retraite ne restait point sourde à la voix de ses chefs et montrait encore quelque aptitude à la manœuvre et à la lutte quand elle atteignit Laval le 18 janvier. Ce jour-là même elle occupa sur la Mayenne des emplacements prudemment étudiés d'avance pour y faire un centre de défense analogue à ceux du Mans, de Vendôme, de Josnes, et elle put enfin

Flandre, tué le 8 décembre, ainsi que son chef d'état-major, le colonel volontaire américain Butt-Porter.

prendre quelque repos. La bataille du 11, avec les combats des jours antérieurs et les sept jours de retraite, la diminuaient d'une cinquantaine de mille hommes, dont quatre à cinq mille blessés ou tués, dix-huit à vingt mille prisonniers, le reste de débandés ; mais il en restait assez, grâce aux derniers renforts, dont un nouveau corps d'armée, le 19^e, sous le général Dargent, et de nombreux mobilisés bretons, pour fournir aux lignes de la Mayenne des éléments de solide résistance.

Les Allemands avaient d'ailleurs payé ces succès d'environ 3,800 hommes, dont 220 officiers, et leur cuisant souci du siège de Paris, lié aux diversions de Bourbaki dans l'Est, avait fait remonter vers Orléans, dès le 18 janvier, le gros des forces du prince Frédéric-Charles.

A Laval, Chanzy passa huit jours à réorganiser ses diverses forces et leurs cadres supérieurs avec le concours actif de M. Gambetta, ainsi qu'à concorder une action combinée avec l'armée du Nord du général Faidherbe pour aller au secours de Paris. Il venait de reprendre la campagne contre son adversaire d'Orléans avec trois corps d'armée et demie, tandis que le 17^e corps et les Bretons, sous le commandement en chef du général de Colomb, resteraient en rideau défensif de la Bretagne, lorsque, dans l'après-midi du 29, il reçut de Bordeaux la nouvelle de l'armistice, avec l'ordre de s'arrêter.

En attendant le résultat des négociations, l'armée fut maintenue sur un bon pied de guerre, au physique et au moral, et lorsque Chanzy, au sein du gouvernement de Paris, où il se rendit le 7 février à travers les lignes prussiennes, puis à l'Assemblée nationale de Bordeaux, où les électeurs des Ardennes l'avaient envoyé, se prononça pour continuer la lutte plutôt que d'accepter les dures conditions des préliminaires, il était sûr que son armée ne le démentirait d'aucune façon. Convenablement refaite et reposée, elle avait été transférée, du 11 au 19 février, au sud de la Loire, d'où elle aurait repris les hostilités suivant un programme convenu avec les généraux restant dans l'Ouest. Chanzy l'avait rejointe, le 25 février, à Poitiers, se tenant prêt, ainsi que tout son monde, notamment ses avant-postes, à aller en avant au premier télégramme ; mais il reçut, le 26 au soir, l'ordre de s'abstenir.

La paix était décidée ; le licenciement des armées l'était aussi. Notre général prit congé de la deuxième armée de la Loire le 14 mars, pour retourner à l'Assemblée nationale.

* * *

Ce serait aussi le moment pour nous de prendre congé de cette noble figure militaire, à laquelle s'attache pour elle-même, pour elle seule, un si puissant intérêt qu'elle ne saurait rien acquérir de plus des grands honneurs civils dont elle fut entourée. Mais il n'y a pas

lieu non plus de paraître dédaigner ces honneurs en les passant sous silence, puisqu'ils ne furent que la juste et patriotique récompense des loyaux services du soldat que nous nous sommes efforcé de retracer.

Sans chercher à jouer un rôle marquant à l'Assemblée nationale, Chanzy sut s'y faire une place honorable ; ses avis y eurent toujours de l'autorité dans les questions militaires, et ce petit groupe d'hommes d'élite qui siégeaient au centre gauche l'appela à le présider. A cette occasion, ainsi qu'à propos d'un rapport sur la loi de dissolution des gardes nationales et d'un projet de réorganisation de l'armée, il se déclara très nettement pour la République, « par patriotisme et par raison », la liant d'ailleurs intimement à la cause « de l'ordre », comme il l'avait déjà fait dans ses adieux à l'armée, le 14 mars, à Poitiers.

Nommé membre du conseil supérieur de défense le 29 juillet 1872, commandant du 7^e corps d'armée à Besançon le 1^{er} septembre de la même année, gouverneur général et commandant de toutes les forces de l'Algérie le 11 juin 1873, nous ne le suivrons pas dans ces diverses charges, bien pâles à côté de celle qu'il avait remplie sur les lignes de défense de la Loire, du Loir, de la Sarthe, de la Mayenne. Quelque opinion qu'on puisse avoir de son gouvernement algérien, qui dura plus de cinq ans, et des conflits qu'il y rencontra et ne sut peut-être pas suffisamment éviter, on ne peut méconnaître qu'il y donna une vigoureuse impulsion à la prospérité de la colonie. Les travaux publics prirent une nouvelle et large extension. Les chantiers de chemins de fer, de canaux, d'aqueducs, de routes diverses, de stations météorologiques se multiplièrent, tant sur la côte que dans l'intérieur ; progrès réels qui furent bientôt mis en relief lors de la brillante exposition algérienne de 1876.

Appelé au nouveau Sénat en 1875, au nombre des 75 sénateurs inamovibles élus par l'Assemblée nationale, le général Chanzy siégea rarement à la Chambre haute, mais toujours au centre gauche, dont il épousait de plus en plus la cause. Cela lui valut 99 voix, à son insu, lors de l'élection du président de la République du 30 janvier 1879, manifestation qui ne laissa pas de lui être désagréable et contre laquelle il fut le premier à protester au nom de ses principes hiérarchiques connus. Au reste le nouveau président ne pouvait s'y tromper et ne lui en garda pas de rancune. Un de ses premiers actes fut au contraire de nommer Chanzy à la dignité d'ambassadeur de France en Russie, en remplacement du général Le Flô, démissionnaire, mission importante en tout temps, mais plus encore à ce moment-là par l'état de tension de la politique européenne et orientale à la suite du traité de Berlin. La cour et le gouvernement de Saint-Pétersbourg, si riches en hommes d'Etat de la plus haute distinction et d'une rare finesse d'esprit, ne trouvèrent point Chanzy

au dépourvu. Son tact exquis et sûr, son savoir-faire éclairé, son jugement clairvoyant et mesuré, vieilles qualités du chef africain rompu au métier, l'eurent bientôt orienté dans le dédale du jeu diplomatique qui se nouait autour de lui, et le firent justement apprécier. Sa tâche était d'ailleurs aisée au fond. Les deux grandes puissances des frontières occidentale et orientale de l'Europe n'ont pas besoin d'efforts surhumains ni d'une alliance formelle de Tilsitt pour se rencontrer sur la même voie quand il s'agit d'assurer l'équilibre européen, ainsi que celui de l'Asie et la liberté des mers qui s'y rattachent nécessairement, et leurs liens à cet effet sont faciles à resserrer. Toutefois les éminentes qualités personnelles de Chanzy, autant que son renom militaire, ne furent pas inutiles à la réalisation de cette partie du programme traditionnel des relations entre la France et la Russie.

On sait les circonstances, encore de fraîche date, qui ramenèrent Chanzy en France. Les mécomptes de ses amis politiques de l'intérieur pesèrent moins sans doute dans sa résolution que l'occasion favorable de rentrer dans les cadres actifs de l'armée et d'être appelé à ce poste d'honneur du 6^e corps qui le remettait journellement en face des perspectives militaires détruites par le télégramme pacifique du 26 février 1871.

C'est à ce centre militaire important, à Châlons-sur-Marne, que la mort l'a frappé le 5 janvier 1883. C'est là aussi qu'il a eu, avant d'être transféré dans son caveau de famille à Busancy, les brillantes funérailles auxquelles il avait droit. De touchants adieux, des vœux ardents et patriotiques ont retenti sur son cercueil entouré de la plupart des illustrations militaires et politiques de la France.

Qu'il nous soit permis, pour terminer, d'y joindre aussi nos humbles vœux, en souhaitant qu'à côté des quelques vrais et dignes émules du mort regretté que la France possède encore parmi ses anciens collègues et compagnons d'armes, les cadres plus jeunes de l'armée française actuelle comptent dans leurs rangs beaucoup d'élèves de Chanzy, s'appliquant à lire, relire et méditer les leçons qu'il a laissées, et qui heureusement se trouvent enregistrées dans le précieux recueil de ses ordres et instructions qu'il a publié sous le titre : *La deuxième armée de la Loire*.¹

Et qu'il nous soit permis encore de souhaiter à nos milices suisses, si des jours critiques les appelaient à défendre le sol de la patrie, d'avoir à leur tête un homme de la trempe de Chanzy avec des gouvernants aussi énergiques et actifs que ceux de Tours et Bordeaux, mais connaissant mieux la limite entre leur domaine politique et celui du commandement militaire.

¹ 1 vol. in-8 de 662 pages avec cinq cartes. Plon, éditeur. Paris 1871.

CARTE GÉNÉRALE POUR LES OPÉRATIONS DES ARMÉES DE LA LOIRE 1870-1871

